

Carnet parisien de spectateur et d'étudiant

Patrick Leroux

Number 114, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, P. (2002). Carnet parisien de spectateur et d'étudiant. *Liaison*, (114), 39–40.



Carnet parisien de spectateur et d'étudiant

Patrick Leroux

La dernière livraison

Au cours des trois livraisons précédentes (après une première livraison plus personnelle), j'ai cherché à rendre compte du plus grand nombre de productions possible. Comme j'en ai vu une cinquantaine d'octobre à mai (à Paris, Berlin et Londres), il me fallait choisir et établir des liens entre les pièces retenues : le théâtre de toutes les transgressions, les vedettes internationales de la mise en scène et le théâtre que pratiquent les troupes.

Généralement, j'ai trouvé que le théâtre français subventionné, malgré des injections inconcevables et infinies de fonds — à mes yeux nord-américains —, ne se porte pas très bien. Cynisme, désespoir, assèchement, nihilisme sont des mots qui me revenaient sans cesse à l'esprit. C'est comme si personne ne s'autorisait du *plaisir* au théâtre sauf dans les salles privées (commerciales) méprisées par les intellectuels.

Le théâtre le plus intéressant vient d'ailleurs, de partout ailleurs : d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Amérique ; ceci me porte à penser qu'un renouvellement du théâtre français est possible, s'il est confronté constamment aux œuvres étrangères.

Trêve de commentaires sur le théâtre, le temps est venu de lever le voile pudique, mettre de côté les critiques et causer un peu de l'autre volet annoncé et promis du carnet : la vie d'étudiant, d'artiste en latence, d'être social, d'homme à Paris. Et pourtant, un bruit de fond s'impose...

Une année de pertes

Quelques jours avant mon départ pour Paris, Pierre E. Trudeau est décédé. Quelques jours après mon arrivée au Canada, Mordecai Richler a également succombé au cancer. La mort de ces deux provocateurs, ces deux empêcheurs de tourner en rond, ces deux êtres, détestables par moments selon leurs positions, admirables autrement par leur opiniâtreté irréductible, m'a étrangement touché. Pendant mon année à Paris, une autre victoire attribuée au cancer : le décès de mon grand-père. Il était têtu, inquiet, le pilier moral de la famille, un architecte qui était avant tout préoccupé par le travail bien fait.

Conséquence du décès de mon grand-père, la maison familiale dans le Vieux-Lévis a été vendue. Ma grand-mère s'est loué un logement. Comme j'ai déménagé dix fois avant mes dix-huit ans et une autre dizaine de fois depuis, c'était le seul lieu permanent où je pouvais me ressourcer. Déracinement, donc.

Le décès de Diana Brebner, poète, mentor et amie de ma compagne Stephanie Bolster, et quelques semaines plus tard, la mort injuste de sa fille adolescente, Anya, frappée par la foudre, ont été un autre choc. Entre ces deux pertes prématurées, la mort de mon chien familial, après une décennie d'affection réciproque. On croirait une comédie de mauvais goût. Il ne faudrait pas croire au destin.

Année de régression aussi, où malgré mes trente ans imminents, j'étais un étudiant infantilisé dans les cours magistraux des Sorbonnards. Aussi, j'ai perdu la facilité d'écrire, c'est-à-dire que j'ai célébré le 27 juin, jour de mon retour au Canada, ma deuxième année de la page blanche affligeante (exception faite de ces chroniques et de mes travaux académiques). Un écrivain qui n'écrit plus a-t-il toujours le droit de porter son titre ?

Dernière perte : mon appartenance active à ma communauté d'origine.

Une année à Paris, ou comment je suis devenu Québécois

« Vous êtes Canadien ? » me demandait-on presque invariablement les premiers mois, jusqu'à ce que je trouve le moyen de disparaître dans la foule en *affilant* mon accent au besoin et en imitant la tenue vestimentaire des indigènes (j'avais fait la même chose l'année précédente, à l'École des H.E.C., où je portais une cravate comme déguisement et où j'ai très tôt maîtrisé les concepts théoriques nécessaires à ma survie). Dès mon acquiescement, on enchaînait sans respirer : « Québécois ? » Fausse question, car il n'y avait qu'une réponse possible. Lorsque je répondais que je venais de l'Ontario, l'interlocuteur perdait le nord... Le mot « Ontario »

était parfaitement vide de sens. Parfois il savait qu'à l'extérieur du Québec, il y avait les méchants Anglais, les glorieux Amérindiens et les énigmatiques « Esquimaux ». Peu à peu, par suite du refus de concéder et de comprendre du Parisien moyen, pour qui Canadien et Québécois sont parfaitement synonymes, je consentis au postulat initial. C'était par ailleurs vrai, comme je venais de recevoir ma carte-soleil, mon permis de conduire, et que mon adresse permanente serait dorénavant à Montréal. Le statut de Québécois s'alourdissait, on me demandait comment c'était « chez moi », à quand « l'indépendance », ce qu'on allait faire des « pauvres » phoques massacrés... Je répondais avec assiduité et de manière à surprendre (cherchant à rétorquer avec la réponse contraire à leurs attentes ; c'est malicieux, mais il fallait les secouer un peu de leur complaisance). Mais quelque chose m'agaçait. Hormis la situation géographique, on ne change pas d'appartenance culturelle, communautaire, de sitôt.

De retour au pays de tous les possibles

De retour à Montréal, ma nouvelle ville adoptive, j'ai ressenti un soulagement profond. Mon corps s'est redressé, mon pouls a ralenti, mon regard s'est adouci, mon imaginaire s'est activé. Je suis de retour au pays de tous les possibles. Ici, je puis rêver de contribuer à la société, je puis me permettre d'être perméable sans peur d'être blessé par le fiel de l'insatisfaction d'autrui. De retour dans mon terroir, terre d'immigration, d'accueil (mettons de côté la politique). Je reviens au pays, vidé par tant de pertes, empli de nouvelles idées, heureux d'avoir découvert deux villes que j'aime pour leur dynamisme et leur théâtre : Londres et Berlin ; je reviens perturbé dans mes idées toutes faites, plus ouvert, je crois. Résolu à me remettre à l'écriture.

Et Paris ? Je continuerai de fréquenter cette amante réticente, belle, bien tenue, froide, snobinarde, à la fois formelle et impolie, gourmande et anorexique, étroite et étendue, avec le plaisir du touriste assidu et non les frustrations du résident. Plaisir, surtout, de râler contre celle qui ne se donne pas. ●

Patrick Leroux est dramaturge et fondateur du Théâtre la Catapulte, compagnie qu'il a dirigée de 1992 à 1998. Après des études en théâtre et en littérature et des études supérieures en gestion des arts, il obtint, en octobre, son DEA en études théâtrales de l'Université de Paris III—Sorbonne nouvelle. Il est inscrit au doctorat à la même université, mais il habite dorénavant Montréal, où il poursuit sa tradition de fonder des compagnies.



Photo : Archives Laisson